Maurice HALBWACHS (1937)

« Le point de vue sociologique. »

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Maurice Halbwachs (1937)

« La nuptialité en France depuis la guerre. »

Une édition électronique réalisée de l'article « Le point de vue sociologique. ». Extrait de X-Crise. Bulletin n° 34, 1937. Texte de 2 conférences faites au Centre polytechnicien d'études économiques. (pages 23 à 30).

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 5 juin 2002 à Chicoutimi, Québec.

Maurice Halbwachs

« Le point de vue du sociologue »

(1937) *

À un sociologue qui se trouve en contact avec des polytechniciens, une figure apparaît tout de suite, que vous me permettrez d'évoquer ; c'est celle d'Auguste Comte, grand philosophe, qui a non seulement baptisé la sociologie, mais qui l'a définie, qui en a marqué la place dans l'ensemble des sciences, et qui me paraît bien représenter ce que j'appelais l'âme scientifique au sens large, et l'avoir incarnée d'une façon magnifique.

Maintenant, et pour mon exposé propre, Auguste Comte n'est qu'un point de départ, étant donné qu'il ne s'est pas beaucoup occupé d'économie politique. Mais il y a tout de même à retenir quelque chose de son attitude vis-à-vis des économistes de son temps. Ce n'était pas le moment où l'économie politique venait de naître, car elle est beaucoup plus vieille que la sociologie, mais c'était le moment où elle était en plein essor : Adam Smith avait publié « La richesse des Nations », Jean-Baptiste Say faisait écho en France. Auguste Comte qui prétendait fonder la science de l'homme et des sociétés en a à peine

* Extrait de *X-Crise. Bulletin*, n° 34. Texte de deux conférences faites au Centre polytechnicien d'études économiques, Paris, Les deux paragraphes introductifs n'ont pas été reproduits ici.

parlé, il a adopté une attitude indifférente et même hostile vis-à-vis de cette économie politique.

Certes, il connaissait Lien Adam Smith et il l'admirait il admirait sa théorie de la division du travail, il admirait le contenu des observations qu'on trouve chez ce grand économiste, mais il n'aimait pas son système. Il reprochait à tous ces économistes d'être des métaphysiciens dans le sens où il prenait le mot métaphysique : c'est-à-dire d'avoir dressé une admirable machine de guerre contre l'ancien régime, contre le régime des corporations, contre tout ce qui devait être détruit, mais de ne rien représenter réellement d'organique, de constructeur. Il leur reprochait des discussions qu'il trouvait vaines sur la notion de valeur. Il n'avait aucune admiration pour la loi de l'offre et de la demande. Il leur reprochait surtout peut-être d'avoir constitué la science économique, et c'est là-contre qu'il s'est élevé, surtout dans des lettres à Stuart Mill qui, sur ce point, suivait la direction de l'école, contre le fait d'avoir constitué la science économique en science indépendante, en science sociale séparée de toutes les autres sciences sociales.

Car il y avait chez Auguste Comte un principe qu'il est important de rappeler parce que, en somme, nous avons continué à nous en inspirer, c'est que lorsqu'on passe des sciences de la matière inerte, astronomie, physique, chimie, aux sciences de la vie et de l'homme, l'objet change profondément et la méthode doit changer aussi. jusque-là, la règle et la bonne méthode indiquée par Descartes était d'aller des éléments au tout, des parties aux ensembles, mais ici il en est tout autrement. Au fond, la méthode doit consister à aller du connu à l'inconnu.

Or, en matière physique ou chimique, ce qu'on connaît le mieux : ce sont les éléments. C'est de là qu'il faudrait partir. On connaîtra toujours mieux les éléments que le tout. Dans le domaine des sciences biologiques et de la sociologie, c'est le contraire : ce sont les ensembles qu'on connaît le mieux. Quant au détail, quant à l'individuel, au particulier, c'est ce à quoi on arrive en dernier lieu et qu'on explique en réalité par l'ensemble. Dans ces conditions, d'après Auguste Comte, il fallait bien faire attention à ne jamais perdre de vue l'ensemble que constituent par exemple les différents aspects de la réalité sociale et que doivent constituer aussi les différentes sciences de la société. Ainsi s'explique l'hostilité, l'antipathie qu'il éprouvait pour l'économie politique classique qui prétend pouvoir se constituer en dehors et indépendamment de toutes les sciences sociales.

Comme je vous l'ai dit, nous avons en somme, nous sociologues, adopté un peu le point de vue d'Auguste Comte. Et si nous songeons à ce qu'est le point de vue sociologique en économie politique, notre première pensée est que les sociologues replacent l'économie politique dans l'ensemble des autres sciences sociales, replacent les faits économiques dans l'ensemble des autres faits sociaux.

Prenez un certain nombre de grands sociologues, par exemple Max Weber, célèbre par ses études sur le puritanisme et les débuts du capitalisme. Qu'a-t-il fait, sinon replacer le capitalisme à sa naissance dans un milieu dont il a étudié les tendances religieuses ? Prenez le sociologue allemand Karl Bûcher, qu'a-t-il fait dans ses études sur la classification des formes successives de la

vie économique, sinon d'expliquer ces formes par le milieu historique, le milieu juridique, les coutumes dans leur ensemble ?

Il n'est guère d'économiste sociologue chez lequel vous ne trouviez ainsi la sociologie dans son ensemble, considérée en somme comme formant une espèce d'entourage ou d'ambiance autour des faits économiques. Le premier travail que j'ai fait, si vous me permettez de parler de moi, m'a amené à faire une expérience de ce genre : je voulais étudier le prix des terrains à Paris dans une certaine période. J'ai été obligé d'étudier auparavant la configuration même de Paris, l'évolution de la vie de la cité dans l'ensemble de la période que je considérais. Sans cela, je n'aurais pas pu comprendre les mouvements de prix que j'ai eu ensuite à étudier.

Mais c'est surtout Durkheim qui, beaucoup plus tard, a défini le plus nettement la position des sociologues en présence des faits économiques. Ceci se passait en 1908, à une réunion de la Société des économistes où Durkheim avait été attiré par le titre d'une communication que devait faire un certain M. Limousin, sur l'économie politique et les sciences sociales. Après cette communication, Durkheim intervint, et voici à peu près ce qu'il dit, qui étonna beaucoup les économistes présents.

A première vue, il y a une différence très sensible entre les faits économiques et les autres faits sociaux. Prenons les autres faits sociaux, par exemple ceux qui concernent le droit de la famille, le droit politique, ceux qui concernent la morale, les coutumes morales, ceux qui concernent même l'esthétique. Eh bien ! toujours, on peut dire que les hommes n'ont pratiqué que ce qu'ils croyaient, que ce qui répondait chez eux à des croyances ou à des idées. Par conséquent, toutes ces sciences sociales, science comparative, par exemple, du droit, science comparative de la morale, portent sur des idées ou sur des idéaux.

L'économie politique, au contraire, semble porter sur des choses. Une machine est peut-être un fait économique, le machinisme, en tout cas, est un fait économique. Le travail est un fait économique, c'est quelque chose de matériel. Les biens sont des réalités économiques, ce sont des objets qu'on peut toucher, qui ont une consistance. La valeur elle-même des biens est une qualité que depuis longtemps on considère comme intrinsèque, c'est-à-dire comme appartenant aux choses, qu'on la définisse par le travail qu'ont coûté ces choses, ou qu'on la définisse par l'ensemble des besoins, mais des besoins organiques, des besoins existant dans un organisme, auxquels répond l'utilité de ces choses.

Et pourtant, dit Durkheim, « ceci est un point de vue vraiment trop matérialiste ». Les faits économiques ne sont pas cela. Les faits économiques, quand on y regarde d'un peu près, ce sont avant tout des croyances, des faits de croyance, des faits d'opinion. Supposons par exemple, qu'à un moment donné on interdise, pour des motifs religieux, l'usage du vin ou l'usage du porc. Les produits tels que le vin et le porc changeront de valeur, sans que cependant la quantité disponible de ces produits diminue, sans que la nature organique des hommes ait changé, mais simplement parce qu'une croyance nouvelle s'est fait jour. Et si nous examinons d'un peu près les différentes valeurs des objets, nous constaterons que toujours, ce qui définit les diffé-

rentes valeurs des objets, ce sont des croyances, et l'évolution de ces valeurs résulte de l'évolution de ces croyances.

Considérons, par exemple, la façon dont s'établissent les salaires : c'est une théorie, une règle admise que les salaires se définissent par rapport à un certain minimum de salaire. Seulement, ce minimum de salaire, comment s'établit-il et d'où résulte-t-il ? D'un certain nombre de représentations communes aux hommes à certaines époques. On considère que le salaire doit représenter tel niveau de vie, par exemple ; et cela encore c'est un fait de croyance.

Par conséquent, concluait Durkheim, puisque les faits économiques et tous les faits économiques, ceux qu'il est nécessaire de faire intervenir pour expliquer les prix, les salaires, le marché, les phénomènes qui se basent sur le marché, se ramènent en définitive à des croyances ou à des idées, il n'y a pas de raison d'établir de barrière alors entre les faits économiques et les autres faits. Nous sommes dans le monde du psychologique, tous ces faits sont essentiellement des faits psychiques ; ce sont des représentations ou des tendances.

Cette idée, Durkheim l'a jetée en quelque sorte en passant. Il s'occupait de tout autre chose que d'économie politique, mais elle est, à mon sens, assez profonde, et elle peut avoir des conséquences assez sérieuses, car si les faits économiques sont des croyances ou des opinions, alors, il faut tenir un large compte, par exemple, des traditions, de l'évolution de ces croyances dans le temps. Une croyance s'explique très souvent par ce qui précède.

Quand il s'est agi d'expliquer les prix actuels, des économistes qui représentaient l'école traditionnelle, l'école classique, ont déclaré à Durkheim que cette thèse était insoutenable parce que cela revenait à soumettre à la fantaisie de nos croyances ou de nos opinions des faits qui résultent, au contraire, de lois éternelles et immuables, comme la loi de l'offre et de la demande. Eh bien ! qu'on y regarde d'un peu près, la loi de l'offre et de la demande n'explique pas grand-chose dans la formation des prix. Elle explique peut-être certaines fluctuations, et encore, mais elle n'explique pas que les prix de tels produits soient tels, et que les prix de tels autres produits soient autres. Ce qui explique que les prix soient tels, bien des économistes l'ont dit de notre temps surtout, c'est qu'ils étaient tels auparavant. Et ici il faudrait faire une large part à cette histoire, dont M. Bloch vous a parlé tout à l'heure : ce qui explique le présent des prix, c'est dans une large mesure le passé, c'est le souvenir qu'on a gardé de ces prix, et si ce souvenir était aboli, il serait peut-être impossible de rétablir la différenciation entre les prix.

Mais sur ce point, je ne veux pas insister, et j'en viens tout de suite à ce qui me paraît être l'essentiel. Simiand, dont vous avez bien voulu rappeler que j'étais l'ami - je l'ai suivi à travers toute sa vie - avec qui j'étais en étroite intimité de pensée, était notre économiste, c'était aussi notre méthodologiste, et en relisant en particulier la communication qu'il vous avait faite et les discussions qui ont eu lieu après cette communication, j'ai eu le sentiment que beaucoup d'objections s'expliquaient peut-être par le fait que les points de vue qui s'affrontaient ainsi, n'étaient pas bien connus, que Simiand aurait eu besoin peut-être avant de faire sa communication, qui portait sur un phéno-

mène assez défini : la crise actuelle, l'évolution économique actuelle, de vous exposer quelle était, d'après lui, la nature des faits économiques et la méthode qu'il fallait leur appliquer.

Dans l'œuvre de Simiand, on peut distinguer une partie critique et une partie de recherches qui ont abouti à des résultats. C'est sur la partie critique que je voudrais d'abord et surtout insister. Elle s'est poursuivie au cours d'une quarantaine d'années, pendant lesquelles dans *l'Année sociologique*, puis dans les *Annales sociologiques*, il rendait compte, avec quelques collaborateurs - mais c'était lui qui donnait l'effort principal - de tous les livres économiques importants qui ont paru dans cette période. Ce n'étaient pas des comptes rendus ordinaires, c'étaient des comptes rendus qui étaient pour lui l'occasion de dégager progressivement et de formuler peu à peu un certain nombre de principes, de règles, et de développer aussi les critiques auxquelles il tenait le plus et sur lesquelles il est sans cesse revenu. Il le disait souvent : je n'ai pas beaucoup d'idées, au fond, je répète toujours la même chose. Mais il ne le répétait pas toujours de la même manière ; au cours de ces répétitions on peut dire que sa pensée progressait régulièrement.

D'abord, il s'est trouvé en présence de l'économie politique classique, oui procédait par déduction, et il s'est dit : voilà une méthode qui paraît très rigoureuse, très solide, qui a été éprouvée dans certaines sciences, qui devrait nous apporter la certitude. Voyons si on peut l'appliquer. D'autant que cette méthode, si on l'a appliquée à l'économie politique, ce n'est pas par hasard. Ceux qui ont proposé de soumettre à la déduction cet ordre de faits sont ceux qui ont été sensibles à la complexité de la réalité économique. Ces faits sont trop complexes pour qu'on puisse les soumettre à une méthode expérimentale. Alors, est-ce qu'il ne serait pas possible d'aller à la rencontre de ces faits, en partant de certaines idées qu'on se ferait de ces faits, de substituer même à ce tableau complexe un schéma simplifié ? Et justement, comme il serait simplifié, il pourrait être expliqué, les différentes parties pourraient en être rattachées à quelques principes.

Ce qui l'a beaucoup étonné, peut-être, c'est que, lorsqu'on essayait de déduire à partir de tel principe, généralement, il n'y avait pas qu'une seule voie qui s'ouvrait il y en avait au moins deux.

Prenons un exemple : soit à expliquer les placements. Nous partirons d'une certaine idée de la nature humaine, familière aux économistes : l'homme recherche son intérêt. Voilà un homme qui recherche son intérêt, et qui va faire un placement. Du moment qu'il fait un placement, cela veut dire qu'il renonce à consommer maintenant certains biens, et comme cela lui est pénible, il faut qu'il attende une certaine compensation. Cette compensation doit être d'autant plus élevée que le sacrifice est plus grand pour lui. Dans ces conditions, s'il entend bien son intérêt, il va réclamer un taux d'intérêt élevé, et par conséquent les capitaux se porteront, les épargnes se dirigeront vers les placements qui rapportent des taux d'intérêt très élevés. Voilà quelle sera la conclusion qu'on pourra tirer quant aux placements.

Mais, dit Simiand, on peut aussi raisonner autrement. Si quelqu'un ne consomme pas immédiatement un bien qu'il possède et le garde, c'est sans doute qu'il tient à le conserver pour en faire usage plus tard. Il se préoccupera de

faire en sorte qu'il soit effectivement conservé : c'est-à-dire qu'il cherchera avant tout des garanties de sécurité. Le taux d'intérêt lui importera peu, et en revanche, ce qu'il voudra, c'est un placement sûr. On pourra conclure que si les hommes entendent bien leur intérêt, ils placeront leur épargne dans les emplois où le taux d'intérêt est faible peut-être, mais où le placement est assuré.

Voilà deux résultats contraires : placements dans les emplois où le taux d'intérêt est le plus élevé, quelle que soit la sécurité, et placements dans lesquels le taux d'intérêt est secondaire, mais où l'essentiel est la sécurité. Voilà deux conséquences différentes à partir d'un même principe ? Comment cela se fait-il ?

D'autant plus qu'on pourrait montrer qu'il en est de même, Simiand l'a montré, pour d'autres propositions. Par exemple, que les salaires s'établiront à un taux minimum, qu'il y a un minimum de salaires. Mais, partant des mêmes prémisses, on démontrerait qu'il n'y a pas de minimum de salaire, que les salaires peuvent baisser indéfiniment. Ou bien on pourrait encore montrer que les produits que l'on fabriquera seront des produits surtout de qualité. On s'attachera à la qualité, et par conséquent à des prix élevés. Mais, partant des mêmes prémisses, on pourrait établir que les produits qu'on fabriquera seront des produits dont on négligera la qualité : on s'attachera surtout au bon marché. Comment s'expliquent ces déductions divergentes ?

C'est qu'évidemment les prémisses étaient un peu trop vagues, trop générales : elles étaient, si vous le voulez, des vérités d'expérience générale. Mais chaque personne qui a fait la déduction a jugé nécessaire de les préciser à sa manière : c'est-à-dire en s'appuyant plus ou moins consciemment sur l'expérience. Mais sur quelle expérience ? Sur son expérience individuelle. Certaines personnes avaient observé que les hommes qu'elles fréquentaient tenaient surtout à la sécurité. Alors, pour elles, l'intérêt a consisté à obtenir surtout des garanties de sécurité. D'autres avaient observé que les hommes tenaient surtout à accroître leurs revenus, qu'ils n'hésitaient pas à risquer. Alors ils ont conclu que ces gens feraient surtout des placements qui leur procureraient ce genre d'avantage, c'est-à-dire un taux élevé d'intérêt. Pourquoi ont-ils raisonné ainsi, et pourquoi surtout ont-ils utilisé ces expériences-là, eux qui prétendaient déduire simplement et ne pas s'appuyer sur l'expérience ?

C'est sans doute qu'il est bien difficile de ne pas s'appuyer sur l'expérience. Nous faisons tous reposer - quelques simples que paraissent les prémisses dont nous parlons - nos prémisses sur quelque expérience. Seulement cette expérience est en général très limitée : c'est une expérience très étroite. Alors il vaudrait peut-être mieux prendre nettement conscience du fait que nous nous appuyons, même dans l'établissement de nos prémisses, sur l'expérience. Nous serions conduits ainsi à procéder à une revue raisonnée, méthodique et complète des faits.

Évidemment, on pourrait prétendre se passer entièrement de l'expérience : adopter une méthode purement idéologique, essayer de définir des principes qui ne seraient vraiment pas tirés de l'observation des faits, et qui seraient alors, si vous le voulez, des hypothèses parfaitement concevables. Mais alors, dit Simiand, pourquoi fera-t-on telle hypothèse plutôt que telle autre ? Et ici, il est amené à souligner un autre caractère de ces méthodes déductives qu'il a

résumé dans cette formule : « presque tous ceux qui font de l'économie politique de cette manière sont inspirés de tendances normatives ». Cela veut dire qu'il se font une idée, une certaine conception de ce qui est préférable, de ce qui est rationnel, raisonnable. C'est de cette notion qu'ils partent et qu'ils se servent en somme dans leurs déductions.

C'était commencer à faire le procès de ce qu'on appelle communément l'économie pure. Simiand a été très étonné de ce nom qu'a pris une certaine économie politique, car, dit-il, quand on analyse d'un peu près les principes d'où l'on part, on trouvera par exemple que l'économie pure se propose de réaliser les conditions telles qu'il y ait le minimum de travail, le minimum d'effort, et le maximum de résultats. Ou encore, l'économie pure se propose de réaliser un état d'équilibre économique.

D'abord, on peut faire remarquer que c'est une étrange interversion de l'ordre réel des choses que de commencer par l'économie politique appliquée, et de débiter par un problème qui ne se pose d'ordinaire qu'à titre d'application d'une théorie ou d'une science déjà constituée. Est-ce que le but de l'optique pure est de calculer l'agencement des lentilles qui permettra d'obtenir la meilleure vision ? C'est un problème d'application. Après tout, il pourrait être aussi intéressant d'étudier les conditions nécessaires pour obtenir des lentilles qui déforment : cela est pleinement indépendant de la théorie de l'optique elle-même. Et encore, si on parlait de physiologie pure ; est-ce vraiment le but de la physiologie pure que de déterminer le meilleur régime alimentaire ? Il pourrait être aussi indiqué de déterminer le régime alimentaire qui procure le plus de satisfactions gustatives. Ce pourrait être aussi d'assurer le prolongement de la vie, mais aussi son raccourcissement. Tous ces problèmes sont parfaitement légitimes ; mais ce ne sont pas des problèmes de science pure.

Or, en économie politique, on raisonne à peu près de la même manière quand on dit, par exemple, que le but est d'obtenir le maximum d'intervalle entre l'effort minimum et le résultat maximum. Mais pourquoi est-ce qu'on ne se préoccuperait pas d'obtenir, avec l'effort maximum, le résultat minimum ? Ce pourrait être l'idéal d'une société d'ascètes. En tout cas, entre ces deux extrêmes, la réalité nous présente sans doute tous les intermédiaires.

Ou encore, prenons la considération de l'équilibre. On pense, par exemple, que ce serait un idéal d'obtenir une société économique organisée de telle manière que l'utilité marginale ou le rendement marginal, comme on le dit, dans chaque emploi, soit égal, soit uniforme pour tous les emplois. Ou encore, on peut se proposer de calculer les conditions dans lesquelles, étant donnée une personne, elle assurerait une distribution de son revenu tout le long de sa vie de telle manière que le revenu marginal, à tous les moments, soit uniforme. Mais pourquoi ne se proposerait-on pas le contraire ? Pourquoi ne se proposerait-on pas d'éprouver à un moment donné le maximum de jouissance et à un autre le minimum de jouissance ?

Les économistes de l'école abstraite paraissent avoir été hypnotisés par cette notion d'équilibre. A une séance du Centre de Synthèse, M. Hadamard, le grand mathématicien que vous connaissez bien, disait : « Il faudrait que les statisticiens et les économistes nous apprennent de quelle façon établir une vie économique en équilibre. » Mais est-ce qu'une vie économique en équilibre,

c'est l'idéal ? Est-ce que la vie économique est jamais à un moment donné en état d'équilibre ? Simiand a beaucoup insisté sur ce fait, qu'au fond un équilibre de ce genre ne se réalisait presque jamais, que la vie économique était un passage perpétuel d'un état de déséquilibre à un autre état de déséquilibre, et que cette succession d'états de déséquilibre était une condition nécessaire du progrès économique ; de même qu'il faut qu'il y ait un hiver pour qu'il y ait un printemps.

En présence d'un organisme physiologique, un savant préoccupé d'équilibre pourrait s'inquiéter en voyant qu'il passe par des phases alternatives de déficience, pendant lesquelles il est tourmenté parce qu'il n'a pas assez d'éléments nutritifs en lui, et par des phases contraires durant lesquelles il éprouve un sentiment de plénitude, de saturation. Il dirait : « mais cela est profondément anormal ; voilà un organisme qui passe par des états de déséquilibre perpétuel, il faudrait le ramener à l'état d'équilibre ». Que serait l'état d'un organisme qui ne connaîtrait jamais ni le sentiment d'un manque, ni le sentiment d'une plénitude ? Ce serait la mort, et avec la mort on ne peut pas expliquer la vie.

Maintenant, les économistes de l'école abstraite réclament, il est vrai, le droit de faire des abstractions et des simplifications. Est-ce qu'on n'en fait pas dans les sciences expérimentales ? Est-ce qu'on n'en fait pas dans toutes les sciences déjà constituées ? Est-ce qu'on n'en fait pas lorsqu'on étudie la mécanique ? Oui, dit Simiand, mais à condition justement de savoir ce qu'on veut étudier, quel est l'objet qui nous intéresse, et ce qu'on veut connaître de cet objet. Car si vous voulez étudier, par exemple, le fonctionnement d'une machine à vapeur, et si vous faites successivement abstraction du frottement, des roues, du charbon, de la chaleur, de la vapeur, qu'est-ce qui reste ?

Si nous nous tournons vers les économistes qui ont appliqué cette méthode, nous aurons la surprise de constater que voilà des gens qui, ayant à appliquer des phénomènes essentiellement sociaux : prix, marchés, salaires, vie professionnelle, etc., ont commencé par faire abstraction tout simplement de la société. Ils sont partis, en effet, de la considération de l'homme isolé ; le sujet économique. Lorsqu'on étudie la question du point de vue des besoins, il s'agit en effet d'un sujet économique isolé. Quand on veut expliquer les prix, on se réfère aux besoins de ce sujet économique, car ces besoins sont des besoins éprouvés par les individus comme tels. Et alors, on prétend, avec ces besoins individuels, expliquer ce fait social qu'est le prix. Mais on ne s'aperçoit pas qu'en réalité, s'il est possible d'attribuer certaines valeurs quantitatives aux besoins eux-mêmes, c'est parce que ces besoins ont été influencés progressivement par des objets qui se présentent à nous avec une certaine valeur, c'est-à-dire avec un certain prix.

En d'autres termes, les hommes ont vécu, vivent dans un milieu économique qui présente cette particularité, remarquable d'ailleurs, et qui est peut-être le grand mystère de l'économie politique : on y voit apparaître des opinions qui sont en même temps des quantités. Mais il ne peut en être ainsi que dans une société, de même qu'il ne peut y avoir de langage que dans une société. Le langage suppose la vie sociale. De même, l'établissement de prix monétaires suppose un groupe social.

Si je rencontre un pâtre dans la campagne, si je lui demande de me donner une tasse de lait, et si, après cela, je lui demande ce que je lui dois, il me dira: « donnez-moi ce que vous donnez à la ville ou au village ». Ou bien, il me demandera quel est le prix sur le marché. Ce n'est pas le producteur qui fixe le prix, en général le producteur est suffisamment occupé à produire pour s'occuper de rien d'autre. Les prix se fixent sur des marchés, et par des agents économiques dont la fonction essentielle est d'établir ainsi une liaison, des correspondances, entre les groupes, et par conséquent de former l'opinion sur les conditions auxquelles doit se faire l'échange.

C'est sous l'influence de cette organisation économique monétaire que nous vivons. Et vous voyez alors quel cercle vicieux véritable on commet quand on veut expliquer ces faits économiques sociaux que sont les prix par des appréciations individuelles, alors que celles-ci ne sont possibles qu'en raison de la société dans laquelle vivent les individus et qui a déjà établi un système de prix.

J'aurais encore beaucoup à dire si je voulais revenir sur d'autres critiques que Simiand a adressées à l'économie abstraite, mais je veux tout de suite passer à la partie positive de son œuvre. Et même je ne vous la retracerai pas en détail, car ce serait d'abord trop long ; je crois que beaucoup d'entre vous la connaissent.

Il serait intéressant d'établir, par exemple, une comparaison entre la loi de l'offre et de la demande, dont je ne veux pas dire trop de mal parce que, la première fois qu'on lit l'exposé de cette théorie dans Adam Smith, on est frappé, on a l'impression que c'est une découverte. M. Bergson, qui fut mon professeur de philosophie, avait l'habitude de nous dire - il est très anglo-saxon d'esprit et restait très près d'Adam Smith : « Parmi les sciences sociales (il n'aimait pas beaucoup la sociologie) il n'y en a qu'une qui soit vraiment constituée, c'est l'économie politique, parce qu'elle a trouvé une loi : la loi de l'offre et de la demande. »

Si on regarde d'un peu près cette loi, cependant, elle paraît quelque chose d'extrêmement simple. Si vous appelez l'offre le contenant, la demande le contenu, et que vous augmentiez le contenu, le niveau, c'est-à-dire le prix hausse et inversement, le contenant, c'est-à-dire l'offre, restant le même. C'est une vérité élémentaire, et c'est une vérité qui n'est même pas d'ordre social et humain. Comment, avec une proposition de ce genre, aurait-on pu expliquer toute la réalité économique ? C'est le type d'une loi strictement vide.

Je dis qu'il serait intéressant de comparer cette loi avec une autre loi : celle que je crois que Simiand a établie, mais alors, par une méthode de pure observation, et qui est que la vie économique se développe suivant des périodes de longue durée, vingt-cinq, trente ans, plus quelquefois, moins quelquefois, périodes alternatives qu'on a pris l'habitude, d'après Simiand, d'appeler périodes A et B : période A, de prospérité ; période B, de resserrement. Depuis la fin du XVIII^e siècle, depuis 1788 jusqu'à 1815-1820, c'est une période de prospérité à travers les guerres de la Révolution et de l'Empire qui n'y ont rien changé. 1815-1820 à 1850 est une période de resserrement, abaissement des prix, réduction ou tassement des revenus, diminution des bénéfices, réduction des salaires. De 1850 à 1875, à peu près, c'est une période de grande expan-

sion, Cie prospérité. De 1875-1880 à 1900, période de resserrement. De 1900 à 1923-24, dans certains pays, 1929-30, dans d'autres, c'est une période de prospérité, malgré la guerre qui n'y a pas changé grand-chose. Et dès 1927 ou 1928, j'ai pu lire en manuscrit le grand ouvrage de Simiand, *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie*¹, et je voyais qu'il y annonçait que nous allions entrer dans quelques années en une nouvelle période de resserrement qui serait une longue période. Est-ce une loi ? Simiand n'aimait pas beaucoup parler de lois. En tout cas, c'est une régularité, ou une répétition.

je pourrais encore vous indiquer comme type des relations que Simiand a définies et établies uniquement d'après l'observation des faits, celle-ci : on peut ranger les tendances, dans la catégorie ouvrière comme dans la catégorie patronale, par ordre de force, d'intensité décroissante, de la façon suivante : tendance à conserver le même gain, tendance à donner le même effort, ou tendance, si vous voulez, à ne pas augmenter l'effort, tendance à augmenter le gain, et tendance à diminuer l'effort. Or, on trouve que les tendances exercent leur influence suivant cet ordre de force ou d'intensité, et que, lorsqu'une tendance d'un certain rang, dans une des catégories patronale et ouvrière, se trouve aux prises avec les tendances d'un rang inférieur dans la catégorie opposée, c'est la tendance qui a le numéro 1, par exemple, opposée à la tendance 2 ou 3, qui l'emporte. Cela aussi, c'est une loi, ou plutôt c'est un ensemble de régularités dont toute la force, dont toute la valeur tient à ce qu'elle résulte d'une quantité considérable d'expériences et de comparaisons.

Car Simiand était un observateur. Il a passé sa vie à examiner les faits, à travers les chiffres, à travers les courbes, les statistiques. Il n'a pas étudié beaucoup les courbes mathématiques, je dois le dire, bien qu'il s'intéressât aux mathématiques et qu'il en fit. Mais il a étudié les courbes empiriques. Au lieu, par exemple, d'essayer de ramener beaucoup de courbes empiriques à des courbes avec lesquelles les mathématiciens sont familiarisés, son travail essentiel était de distinguer les courbes, de les juxtaposer et d'essayer d'en comprendre le mouvement général à l'étude : c'est un procédé d'observation.

On a dit, et il a dit lui-même, qu'il avait pratiqué la méthode *d'empirisme intégral*. Le mot empirisme est pris quelquefois en mauvaise part, mais, dans le cas de Simiand, je crois qu'il faut bien considérer à quoi cela correspond. Il n'a voulu faire aucune hypothèse ; il s'est borné à étudier les faits et les relations qui existaient entre les faits au fur et à mesure qu'elles se présentaient à sa pensée ou dans l'expérience, et il les a toutes éprouvées successivement sans vouloir suivre un ordre plutôt qu'un autre. Par conséquent, c'est des faits eux-mêmes, de la réalité, des observations elles-mêmes, que progressivement certaines liaisons et certaines régularités se sont dégagées pour lui. Voilà en quel sens on peut dire, en effet, qu'il a été empiriste.

Seulement, il ajoutait que cet empirisme était un empirisme rationnel. Et c'est là-dessus que je voudrais surtout insister. Rationalisme empiriste, ou empirisme rationaliste : les deux mots jurent. Les deux mots sont opposés dans la philosophie, dans la logique courante. En effet, si on se réfère au schéma que l'on donne d'ordinaire pour expliquer comment on obtient quel-

¹ Paris, Félix Alcan, 1932, 3 vol.

quefois la prévision des lois : on distingue la méthode rationnelle, celle qui consiste à déduire, et la méthode empirique, qui consiste à observer. Et on croit souvent que la vérité d'une proposition est établie par la rencontre entre le résultat de la déduction, d'une part, et l'observation, de l'autre ; cela colle ou cela ne colle pas. Si cela colle, c'est la preuve que c'est vrai.

Mais où est la preuve ici ? Est-ce la déduction, ou est-ce l'observation. Si c'est la déduction, alors, à quoi sert l'observation ? On peut s'en passer, il n'y a qu'à raisonner, et l'observation est un procédé tout à fait inférieur auquel on ne devrait attribuer aucune valeur. Si la preuve est dans l'observation, il n'est pas nécessaire de déduire, et pourquoi ne pas prendre conscience de ce que la valeur apparente du raisonnement déductif vient en réalité de ce que, lorsqu'on croyait déduire, on était réellement guidé par l'observation qui était en nous, c'est-à-dire par notre intuition ?

Il est probable que si nous avions adopté résolument la méthode expérimentale, nous aurions fait beaucoup plus de découvertes. L'opposition entre rationalisme et empirisme a pu se faire parce que, justement, on s'en est tenu, en général à l'empirisme vulgaire : celui qui ne s'occupe que des faits individuels ou particuliers, qui se présentent naturellement séparés et isolés les uns des autres. On a essayé de rattacher des faits individuels ou particuliers isolés. Le lien était difficile à établir. C'est pourquoi, en général, on a procédé par théorie, on a procédé d'une manière rationnelle. Seulement, celui qui faisait la théorie était un individu lui-même, qui ne s'appuyait, en somme, que sur une expérience purement individuelle. Comment aurait-il pu rendre raison de faits et de liaison entre les faits qui résultent précisément de la vie sociale, qui sont le contenu, la substance même de la vie sociale ? Les faits sociaux, nous ne pouvons pas les connaître autrement qu'en sortant de nous, en observant ce qui se passe dans des groupes étendus. Mais le théoricien, en règle générale, se ferme aux ensembles. Il s'enferme en lui-même ; il essaye de tirer de ses propres idées - idées d'un individu - une explication de la réalité. Il échouera nécessairement.

Toute autre est la méthode et le point de vue qu'a adopté Simiand, qui, vous allez le voir, est rigoureuse ment empirique et en même temps rigoureusement rationnel. Car l'explication des faits individuels particuliers ou partiels, que nous trouvons dans la nature, que nous trouvons autour de nous, que nous trouvons dans l'ordre de nos recherches sur les hommes et sur les sociétés, comment pouvons-nous la donner ? Simplement en remplaçant ces faits particuliers et individuels dans les ensembles dont ils font partie. Ces ensembles eux-mêmes, qui sont des ensembles limités, nous les replacerons dans des ensembles plus larges encore. Telle est la méthode qui nous est proposée.

Remarquez que dans la logique traditionnelle, on dit qu'on explique un fait particulier par un genre. Où est ce genre ? Il est dans l'esprit, dans la pensée le fait particulier est dans l'expérience. Simiand dit ici le genre, c'est l'ensemble ; c'est lui qui explique les liaisons entre les éléments, les faits particuliers qui sont compris dans cet ensemble. Par conséquent, je n'ai pas besoin de chercher dans mon esprit une idée d'un genre, mais j'ai à chercher, et c'est beaucoup plus difficile, dans la réalité même, par l'observation, en poussant aussi

loin que possible la recherche d'expérience, les ensembles, les liaisons à l'intérieur de ces ensembles, et les liaisons entre ces ensembles.

Je le répète, nous sommes ici dans l'empirisme, mais aussi dans le rationnel, puisque la raison ou l'explication des choses se trouve dans les choses mêmes. Il ne peut pas en être autrement, car ces ensembles, comment seraient-ils constitués, comment fonctionneraient-ils, comment donneraient-ils comme résultat ces conséquences merveilleuses que représentent la vie sociale et l'accord des différentes parties de la vie sociale, si ces ensembles eux-mêmes n'étaient pas rationnels ? Il faut chercher la raison des choses, et la raison tout court, dans l'expérience même. Voilà, en gros, le dessin qu'on peut donner de l'œuvre de Simiand, de la logique de Simiand, de la méthodologie de Simiand.

J'ai entendu, à la dernière réunion à laquelle j'ai assisté, une intervention de M. Coutrot, qui parlait de Simiand, et essayait de définir ce qu'était la méthode expérimentale véritable en l'opposant à ce que Simiand avait fait. Cela m'a donné l'idée d'un petit apologue que je vais vous raconter :

Il y avait une fois un philologue systématique qui consacrait tout son temps, depuis bien longtemps, à reconstituer un manuscrit. Il n'avait que des fragments informes de ce manuscrit qui était surtout rempli de lacunes. Il avait trouvé pour le compléter, pour le reconstituer, un ensemble de règles, des règles que l'on pourrait peut-être comparer à celles qu'on applique au jeu d'échecs, à la résolution des mots croisés. Ces règles étaient cependant un peu plus ambitieuses, car elles s'inspiraient de certaines méthodes mathématiques. Il était très content de cette méthode : il l'appelait la méthode des petits modèles. Il disait : « Elle me donne de très bons résultats, j'ai bon espoir. » Un jour, on découvrit le manuscrit, mais ce ne fut pas le philologue, ce furent des historiens de l'Antiquité, des archéologues, des littérateurs, qui avaient étendu leurs lectures, qui avaient cherché dans des œuvres peu connues, qui, aussi, avaient exploré les musées, les champs de fouilles, les ruines, et qui avaient fini par retrouver les fragments qui manquaient.

Quelle fut l'attitude du philologue ? Il ne fut pas troublé dans sa quiétude. D'abord, il refusa de lire le manuscrit qu'on avait retrouvé. Il continua à appliquer ses règles. Cependant, au cours de conversations, et puis parce que les journaux en parlaient, il filtra quelque chose de ce manuscrit retrouvé dans sa pensée. Mais alors, il modifia ses règles, de façon à ce qu'elles convinssent au texte nouveau. Et comme naturellement, il réussit de cette manière à expliquer un nombre croissant de fragments et de phrases, il était de plus en plus content de sa méthode, jusqu'au moment où il fut convaincu réellement que c'était par sa méthode, par ses règles, et par elles seules, qu'on avait reconstitué le manuscrit.

Je veux maintenant dire, pour conclure, que toutes les recherches que l'on fait, dans toutes les sciences, à propos de tous les objets, sont intéressantes. Je crois que l'économie politique a offert aux savants, et aux mathématiciens en particulier, des thèmes de méditation et des sujets de reconstruction remarquables. Je n'irai donc pas trop loin, et j'admettrai même que l'économie politique mathématique, qui est un bon instrument d'analyse, peut nous faire apercevoir tout de même des aspects de la réalité économique qui nous auraient échappé

sans elle. Néanmoins, je persiste à croire que l'économie mathématique est surtout intéressante à titre d'application des mathématiques, et pour les mathématiciens. Pour nous autres, c'est un roman, un beau roman d'ailleurs. J'ai lu Cournot, j'ai lu Walras, j'ai lu Pareto, et je dois dire qu'ils ne m'ont pas appris grand-chose sur la réalité même, sur les faits eux-mêmes. Je n'ai pas eu l'impression que cela pût être incorporé à la science positive proprement dite, et réelle.

Donc, qu'on continue à faire de l'économie mathématique, que les mathématiciens continuent à appliquer leur ingéniosité et leur rigueur à ce genre de méditations, je n'y vois pas d'inconvénient. Seulement, je crois que ce qui nous manque le plus à l'heure actuelle, ce sont des chercheurs et des observateurs, ce sont des gens qui soient disposés à explorer les différentes parties de la réalité économique par les méthodes d'observation, qui sont pénibles, difficiles, qui exigent beaucoup de temps et d'efforts, et aussi une certaine ingéniosité, et qui, croyez-moi, sont encore très imparfaites.

J'ai l'impression que nous ne connaissons pas avec une exactitude suffisante, et intégralement, les prix, malgré toutes les recherches faites là-dessus. Je suis sûr que nous ne connaissons rien à la consommation, et pourtant, dans l'économie politique, la consommation joue un rôle de premier plan. J'ai lu une des dernières leçons de Simiand, où il essayait de rassembler tout ce qu'on pouvait connaître de la consommation : c'était un long cri de désespoir. Il ne trouvait rien. Il signalait perpétuellement des insuffisances, des manques. Comment poser les problèmes les plus élémentaires, et surtout les problèmes essentiels, si on ne procède pas autrement ?

Donc, ce qui importe, pour l'instant, c'est que nous ne soyons pas trop séduits par ces constructions d'économie mathématique. Je ne le dis pas pour les mathématiciens qui s'intéressent légitimement à ce genre d'exercices en tant que mathématiciens, bien que, d'ailleurs - mais cela est une autre question - nous puissions espérer et attendre d'eux une autre sorte de collaboration, bien plus féconde. Mais je le dis pour ceux qui ne sont pas mathématiciens, et qui risquent d'y consacrer, inutilement ou presque, un temps considérable. Je le dis quelquefois pour les professeurs d'économie politique eux-mêmes, qui feraient mieux de nous apporter des matériaux nouveaux, de recueillir des faits que nous ne connaissons pas encore, de pousser toujours plus loin l'exploration positive de la réalité telle quelle. Je termine cet exposé, trop long pour vous, s'il est trop court pour moi, par un mot. De même que, au désordre de la production, aux formes trop chaotiques de notre production, il a fallu substituer dans une large mesure l'économie dirigée, de même à l'excès de spécialité dispersive dans notre domaine et dans notre science, il faudrait substituer une recherche économique qui soit proprement et véritablement dirigée.